

Note explicative

Autor(en): **Bridel, G.-A.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **68 (1929)**

Heft 27

PDF erstellt am: **25.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-222641>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

NOTE EXPLICATIVE

En triant des papiers de mon père, il y a bien des années, j'y avais trouvé un manuscrit de Jean-Jacques Porchat, intitulé *Souvenirs de Valentin*, qui devait lui avoir été remis dans les dernières années du poète ou peut-être même depuis son décès, survenu en 1864.

Le manuscrit est écrit de la main de sa fille, Mme Louis Gonin née Caroline Porchat, belle-sœur de l'éditeur-imprimeur Georges Bridel. Ces «Souvenirs de Valentin» doivent avoir paru, si je ne me trompe, en tout ou partie, dans le «Magasin pittoresque», années 1856-1861, la revue illustrée créée par Edouard Charton,¹ qui fut en relations d'amitié avec Porchat durant de séjour de onze ans que l'auteur vaudois fit, de 1846-57, dans la grande capitale.

Bien qu'on n'ait pas jugé opportun, il y a 65 ans, de publier ces «Souvenirs» comme ouvrage à part, il m'a semblé qu'il était naturel de déposer ce manuscrit à la Bibliothèque cantonale et universitaire vaudoise, comme l'une des dernières productions de la plume de Porchat.

La Bibliothèque cantonale et universitaire en a autorisé la publication dans les colonnes du «Conteur Vaudois»: ses lecteurs auront du plaisir à lire ces pages rédigées par un de nos meilleurs littérateurs vaudois.

Le nom de «Valentin» est comme une sorte de rappel de celui de «Valamont», premier nom de plume de Porchat. Il s'agit ici, sans aucun doute de souvenirs de l'enfance même de Porchat, passée en partie à Rolle et dans son voisinage immédiat, notamment dans le domaine de la Bigairre (ou Biguaire) acheté par le père de J.-J. Porchat en 1807. Lui-même était né le 20 mai 1800 à Crête près Vandœuvres.

Juin 1929.

G.-A. Bridel.

SOUVENIRS DE VALENTIN

Premiers souvenirs.

Il est à regretter que le plus souvent nous nous apercevions trop tard de chercher dans notre mémoire nos plus anciens souvenirs pour les fixer d'une manière durable. L'enfance n'est occupée que du présent, la jeunesse regarde l'avenir: quand nous tournons les yeux avec mélancolie vers les jours écoulés, le temps en a presque effacé la trace, et nous perdons ainsi de précieuses jouissances pour la plus longue part de notre vie; car le moment vient vite où nous préférons nos souvenirs à nos espérances.

Il serait d'ailleurs intéressant de noter les faits et les choses qui fixèrent d'abord notre attention et laissèrent dans notre âme une empreinte. Nous pourrions ainsi expliquer bien des vocations dont nous n'avons pas le secret, le souvenir s'est effacé, mais l'influence est restée.

Il me semble que j'ai tardé moins qu'un autre à rechercher ces premiers vestiges de mon expérience, ces naissances lueurs de ma vie intellectuelle, et, plus tard, j'ai fixé approximativement la date de ces souvenirs lointains.

Je n'avais pas deux ans, par exemple, lorsqu'un grand escogriffe de notre voisinage se montra chez nous dans un costume bien propre à effrayer un enfant. C'était un sapeur allant à la revue, apparition unique dans notre maison. Je ne sais ce que cet homme y venait faire.

Je fus saisi d'effroi; on essaya de me faire admirer la hache polie et luisante, le beau plumet rouge; le sapeur ôta son bonnet à poil, comme Hector son casque devant le petit Astyanax: tout cela fut inutile; je voyais toujours cette barbe noire, et depuis, je ne cessai plus, dit-on, d'en parler avec horreur.

Un an plus tard, j'amusai bien mes parents, lorsque, voyant un bouc pour la première fois, je m'écriai, en fuyant à toutes jambes: «Sapeur! Sapeur!»

Voilà, je pense, comment il s'est fait que les



J.-J. Porchat, 1800-1864.

visages barbus m'ont toujours causé une invincible répugnance, et voilà pourquoi, depuis dix-neuf ans à cinquante, je n'ai pas manqué un seul jour, à moins de nécessité absolue, de me faire la barbe sans tolérer la moindre moustache ni même quelques brins de favoris.

J'avais à peine deux ans quand je perdis mon aïeul paternel; il mourut de mort subite, et, jusqu'à la fin, tout vieux qu'il était, il montait encore sur les arbres. Un jour (c'était, m'a-t-on dit, la veille de sa mort), je le vois sur un cerisier. Il y était monté, je suppose, au moyen d'une échelle, mais l'échelle n'est plus dans mes souvenirs; je ne vois plus que mon aïeul, homme de grande taille, aux cheveux rares et flottants, debout sur un rameau qui me semblait toucher le ciel; il tient d'une main une branche, et de l'autre il cueille des cerises qu'il jette à poignées dans ma robe que j'étais devant lui. Je vois ce grand corps penché vers moi, cette figure pâle et ridée, ce regard, ce sourire, et sans doute je devrais me rappeler quelques paroles que le bon vieillard m'adressait; mais les paroles se sont envolées; l'image vénérable me reste seule, et je ne la vois qu'à cet unique moment, là-haut sur le cerisier.

Les cerisiers sont d'une beauté remarquable dans mon pays; mais les poiriers et les pommiers sont plus beaux encore; cependant le cerisier eut toujours pour moi un attrait particulier, et ce n'est pas au moment de la floraison qu'il me charme le plus, c'est lorsque ses fruits rouissants brillent parmi son feuillage lustré. Alors, si j'aperçois sur les branches quelque vieux campagnard, et dessous, des enfants levant la tête et tendant les mains vers le vieillard, je retourne à l'aurore de ma vie; je retrouve mon aïeul cueillant, pour la dernière fois, des fruits de son verger et les jetant à son petit-fils.

Je dis un jour à ma mère: «Où donc ai-je vu autrefois une petite rivière limpide, coulant sur la lisière d'un bois, le long d'une prairie. On suit un sentier qui côtoie la rivière, et l'on arrive à un pont formé d'une seule pièce, d'un rocher; un arbre, courbé d'un bord jusqu'à l'autre forme la barrière. Je suis assis près du pont et je vois dans l'eau de petits poissons groupés ensemble, allant et venant sans cesse, comme s'ils étaient enchantés, ou comme une nuée de moucherons flottant au sommet d'un arbre: je tends les mains pour les saisir; ils s'éloignent, ils reviennent encore. Tu étais là, je suppose, et tu m'empêchas de sauter dans l'eau à la poursuite de ces merveilleux petits êtres.

Ma mère me nomma cette rivière, et elle ajouta: «Tu n'as pu la voir qu'une fois à la place que tu dis; c'était en 1803; tu avais alors près de trois ans; j'eus beaucoup de peine à te faire quitter le bord, et dès lors, chaque fois que tu voyais une eau courante, tu ne manquais pas de crier: «Poissons, poissons!»

Or, il faut que je l'avoue, pendant toute ma première jeunesse, c'est-à-dire aussi longtemps que j'ai joui de quelque liberté, la pêche fut ma récréation favorite; la pêche à la ligne s'entend! la seule qui permette les longues rêveries et qui offre aux amateurs ce loisir occupé dont se moquent les profanes, parce qu'ils n'en sauraient comprendre le délicieux attrait.

On avait alors dans nos campagnes un usage dont je n'ai pas vu de traces dans la suite, et tant mieux pour les enfants! C'était dans la belle saison; les jeunes gens se travestissaient d'une façon burlesque; se masquaient et portaient des instruments bruyants de toute sorte: pelles et chaudrons, arrosoirs, dont ils faisaient des cornets, et principalement des cloches de vaches; il y en avait d'énormes, au son lugubre et sourd. Un chef, nommé le *Mousu*, conduisait la bande; il était couvert d'oripeaux, portait un immense bonnet pointu et un long bâton doré avec divers insignes.

(A suivre.)

J.-J. Porchat.

N'IMPORTE QUOI

concernant

la

MUSIQUE

et le THEATRE,

vous l'obtiendrez rapidement chez

FOETISCH FRÈRES S. A.

Maison fondée en 1804

La plus importante Maison de Musique de la Suisse romande

Pour la rédaction: J. Bron, édit.

Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.

DEMANDEZ PARTOUT
ORANGEADE CITRONADE CITRON
GIRARD

PRODUITS SUISSES ET INIMITABLES

HERNIEUX

Adressez-vous en toute confiance aux spécialistes:

W. Margot & Cie

BANDAGISTES

Riponne et Pré-du-Marché, Lausanne

AGENCE IMMOBILIÈRE

VENTES

ACHATS

Louis GENEUX, Régisseur, Lausanne
Fleurilles — Villa Fontenay — Case 10782

CAISSE POPULAIRE D'ÉPARGNE et de CRÉDIT

Lausanne, rue Centrale 4

CAISSE D'ÉPARGNE 4 1/2 %

Dépôt en comptes-courants et à terme de 3% à 5%

Toutes opérations de banque

Demandez un

Centherbes Crespi

l'apéritif par excellence.

¹Edouard Charton, publiciste et homme politique français 1807-90. Fondateur en 1833 du «Magasin pittoresque», co-fondateur de l'«Illustration» en 1843, du «Tour du Monde» en 1860, et de la «Bibliothèque des Merveilles».